

Jean-Luc Lagarce, l'éternel amoureux

Christian Saint-Pierre

Numéro 98 (1), 2001

Portraits d'auteurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Pierre, C. (2001). Jean-Luc Lagarce, l'éternel amoureux. *Jeu*, (98), 104–110.

Jean-Luc Lagarce, l'éternel amoureux

...Reste ce sentiment de n'être rien dans un monde où rien ne subsiste, si ce n'est l'amour des vivants et des morts¹...

Claude Mauriac, *Le Temps immobile*

C'est en Haute-Saône, le jour de la Saint-Valentin en 1957, que naît Jean-Luc Lagarce. Aîné de trois enfants, il va grandir dans un milieu prolétaire, paysan et protestant. Auprès de parents qu'il décrit lui-même comme dotés d'un dynamisme débordant, Jean-Luc aura une enfance relativement heureuse. Autour de lui, la famille sera nombreuse et importante. Elle sculptera le quotidien du jeune garçon qui se remémorera ensuite avec nostalgie les grandes expéditions dominicales qui réunissaient les membres de cette famille élargie. Alors que Jean-Luc est âgé de onze ans, son frère passe tout près d'être emporté par la typhoïde. De tous les bouleversements qu'a subis la France en mai 1968, seul le souvenir de son frère malade reste vif chez Lagarce.

Ses écrits autobiographiques décrivent un jeune homme à la sensibilité particulière. Cette sensibilité se traduit par un regard singulier posé sur l'être humain, un point de vue qui annonce déjà l'auteur à venir. À cette époque, Lagarce prend conscience qu'il n'est pas exactement comme ceux qui l'entourent, sans pour autant en être troublé ou inquiet : « Je suis resté aux Éclaireurs jusqu'à l'âge de seize ans, j'étais différent des autres mais cela se passait bien tout de même. [...] La première fois où j'ai cru que j'étais amoureux d'un garçon, c'était dans ce camp radeau, le garçon avait un maillot de bain vert et j'aimais par-dessus tout ses genoux. Il avait l'air méchant, il était très sportif, et puisqu'il était de la troupe de Villefranche-sur-Saône, nous n'avons jamais dû nous parler et il n'a jamais dû me voir². »

De la radio aux planches du monde

Après avoir terminé le bac, Lagarce se lance en 1975 dans un double emploi d'étudiant. Il apprend les lettres et la philosophie à l'université et le théâtre au Conservatoire d'Art dramatique de Besançon. C'est à cette époque qu'il écrit ses premières pièces. Déjà, il se fait remarquer par ses professeurs, qui considèrent son écriture comme une avancée du style développé par Ionesco. C'est également au cours de cette période qu'il entreprend la rédaction de son journal intime. Cette démarche

1. Exergue au *Pays lointain*, dernière pièce de Jean-Luc Lagarce achevée en septembre 1995.

2. Extrait d'un texte écrit par Jean-Luc Lagarce pour la réalisation d'une vidéo intitulée *Portrait*.

autobiographique évolue en parallèle avec son écriture dramatique ; elle sera une activité de survie qui l'animera jusqu'à la toute fin :

Je n'écris pas toujours. Parfois je fais juste semblant. Pendant plus de deux années, je n'ai pas écrit. [...] J'ai fait plein de petits travaux, des textes comme celui-ci mais moi, je n'écrivais plus. Au retour d'Allemagne et après la mort de G., c'était terminé, je n'écrivais plus, j'étais tombé. J'ai écrit une pièce et j'ai travaillé sur un scénario avec une autre personne mais ce n'était pas écrire, c'était faire un travail. De la technique et un peu de savoir-faire. Je mettais en scène. Je n'ai jamais interrompu mon Journal, j'y ai consacré machinalement beaucoup plus de temps encore, j'allais m'asseoir dans les cafés et je tenais mon petit registre et pour ne pas me noyer définitivement, j'ai tenté aussi de mettre au propre les cahiers précédents.

Chaque jour, j'ai recopié calmement les années précédentes. Peut-être les choses reviendront-elles sans trop de violence, on se dit cela, je ne sais pas. On peut écrire sans écrire, tricher, mais aussi rester là en silence, inutile ou impuissant. Quelque texte essentiel se construit dans la tête sans plus aucun désir de le voir sur le papier, sans plus aucune force de le donner, ne serait-ce qu'à soi-même³.

C'est en mars 1977, à Besançon, qu'il fonde avec ses collègues du Conservatoire – dont ses éternels complices François Berreur et Mireille Herbstmeyer – le Théâtre de la Roulotte. Une collaboration qui durera jusqu'à la mort de Lagarce, en 1995, après dix-huit ans de création. C'est avec cette compagnie qu'il signera la plupart de ses mises en scène. Il montera ses propres textes et ceux d'auteurs aussi divers que Racine, Kafka ou Feydeau. Dès 1979, on commence à découvrir ses pièces. Lucien Attoun, directeur des Éditions Théâtre Ouvert à Paris, sera le premier à publier un texte de Lagarce, *Carthage encore*, en plus de le faire diffuser sur les ondes de France Culture. C'est le début d'une longue relation entre la dramaturgie de Lagarce et la radio. Au cours des quinze années qui vont suivre, douze de ses pièces seront publiées chez ce même éditeur, et la plupart entendues sur la radio culturelle française. En 1981, quand la France commence à connaître cette nouvelle voix dramaturgique franc-comtoise, Lagarce

complète sa maîtrise de philosophie sur le thème « Théâtre et pouvoir en Occident ». La même année, il écrit ces mots troublants dans son journal : « Je ne cesse de me complaire depuis une semaine ou deux dans l'idée ô combien satisfaisante que je vais mourir lentement d'une maladie terrible... Si c'était vrai, mourir d'une longue maladie, à chaque moment, chaque instant, est-ce que cela ne suffirait pas à remplir ma

« ...des fiançailles, un mariage, la vie en général, sont une longue suite de choses à régler, on ne saurait l'oublier, et il serait imbécile de se laisser déborder par les futilités accessoires que sont les sentiments. »

LES RÈGLES DU SAVOIR-VIVRE DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE, P. 22-23.



Jean-Luc Lagarce.
Photo : Lin Delpierre.

3. Jean-Luc Lagarce, « Comment j'écris », pour « Les Cahiers de Prospero », n° 5, avril 1994, dans *Du luxe et de l'impuissance*, Éditions Les Solitaires Intempestifs.



vie, à me rendre intéressant à mes propres yeux...⁴ » Six ans plus tard, il apprendra qu'il est séropositif.

Au cours des années 1990, plusieurs de ses textes suscitent l'intérêt d'importants metteurs en scène français : François Berreur, Bérandère Bonvoisin, Jean-Claude Fall, Ghislaine Lenoir, François Rancillac, Christiane Cohendy, Hans Peter Cloos, Olivier Py, Robert Cantarella et Stanislas Nordey. À cette reconnaissance française s'ajoute un succès impressionnant de son théâtre à l'étranger. Ses pièces sont traduites et montées en allemand, en anglais, en catalan, en espagnol, en japonais, en italien, en portugais, en russe et en arabe. Depuis *Carthage encore* en 1979 jusqu'à sa dernière pièce, *le Pays lointain*, en 1995, son œuvre compte une vingtaine de textes tous publiés dans la collection « Tapuscrit » chez Théâtre Ouvert et à la maison d'édition vouée au théâtre contemporain qu'il a fondée en 1992, Les Solitaires Intempestifs. En 1992, Lagarce réalise une vidéo intitulée *Journal I*, puis l'année suivante une autre qu'il nomme *Portrait*. Cette dernière sera primée lors d'un festival de court métrage

4. Provient du dossier de presse de l'Espace GO. Les autres citations, à moins d'indications contraires, proviennent également de ce même dossier préparé par Dominick Parenteau-Lebeuf.

à São Paulo. Ce n'est que l'un des nombreux prix, bourses et résidences dont le travail du créateur aura été couronné. À cette époque, le sida n'est plus une menace mais une incontournable réalité pour l'auteur. Après avoir achevé *le Pays lointain*, sa pièce bilan par la force des choses, Jean-Luc Lagarce meurt à Paris le 30 septembre 1995, un jour d'automne plus sombre et pluvieux que jamais.

Un premier contact

Espace GO présentait en première québécoise, du 9 janvier au 3 février 2001, deux textes dramatiques de Jean-Luc Lagarce : *les Règles du savoir-vivre dans la société moderne* et *Music-hall*. Ce programme double interprété principalement par Andrée Lachapelle et Annick Bergeron a été mis en scène par Serge Denoncourt. Il s'agissait d'un tout premier contact entre le public montréalais et le théâtre de cet auteur, que certains comparent à Koltès. Le public du Carrefour à Québec a pu voir, en 1998, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*, dans une mise en scène de Stanislas Nordey⁵.

Andrée Lachapelle dans
les Règles du savoir-vivre
de Jean-Luc Lagarce,
mises en scène par Serge
Denoncourt (Espace Go,
2001). Photo : André
Panneton.

Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne se présentent sous la forme d'une conférence, d'un plaidoyer offert au spectateur par une dame qui prône et enseigne le bon usage. Elle s'avance et nous explique comment contenir les émotions, comment gérer sa vie avec le plus d'efficacité et de rigueur possible. Tout cela est des plus anachroniques, puisque la Dame s'appuie sur un manuel datant du XIX^e siècle. Elle

**« Il n'est personne qui échappe
au malheur de perdre l'un des
siens [...] L'étiquette et la cou-
tume qui n'abdiquent leurs
droits en aucun moment de
l'existence, là encore entendent
régler la façon dont nous
devons porter et manifester
notre douleur. »**

**LES RÈGLES DU SAVOIR-VIVRE DANS
LA SOCIÉTÉ MODERNE, p. 43.**

a réponse à tout, et la surenchère de détails dont elle truffe ses explications n'est pas sans faire sourire. La Dame veut dompter « la bête ». Elle donne ainsi des outils pour retenir cette part de l'homme si mal élevée qu'il faut l'empêcher de mener à des actes déplacés. Aussi déplacés que de laisser parler son cœur et d'oublier son rang. Ce qu'on découvre bien vite à propos de cette femme, c'est que tous ses préceptes tournent à vide. La grande aristocrate est seule et n'a rien vécu de ce qu'elle explicite pourtant avec une telle précision. Derrière cette gigantesque façade de règles ne subsiste pourtant que la criante solitude du personnage, un vide existentiel. Cette

pièce est une belle illustration de la virtuosité linguistique de Lagarce. Cette dame a une syntaxe tout à fait admirable ; elle amalgame le classicisme qui sied à son personnage et une logorrhée qui fait sourire et enchante par son habileté et sa structure. Une fête de la langue tout à fait représentative du style de Lagarce.

Music-hall offre une réflexion sur le métier d'acteur ou sur celui d'artiste de la scène, mais sonde également les profondeurs de la nature humaine. Mettant en scène une chanteuse de variétés qui s'accroche féroce aux souvenirs de ses débuts, ce texte fait le récit d'une vie d'errance. Se remémorant leur passage des vrais cabarets aux

5. Voir, dans *Jeu* 98, 1998.3, les articles de Michel Vaïs (p. 10), Marie-Christine Lesage (p. 14) et Pierre Lavoie (p. 23). NDLR.

buvettes minables et aux salles de réception, la chanteuse et ses deux *boys* évoquent leur descente lente mais certaine vers l'anonymat. La chanteuse va en profiter pour se donner en spectacle : se raconter, chanter un peu, esquisser quelques pas de danse. Pourtant, on entend très bien, derrière tout cela, le long et désespéré cri d'amour qui provient encore une fois de la scène. En fait, ce spectacle touche à une angoisse universelle ; au cœur des artistes comme des autres, une seule et même peur : celle de devenir du jour au lendemain ce qu'on appelle avec tellement d'éloquence un *has-been*. Ce besoin du regard de l'autre, de sa reconnaissance, est une caractéristique profondément humaine ; c'est elle qui se cache ici, dans le désir de se produire devant un public. En échange de leur spectacle, leur don, les personnages de *Music-hall*, comme nous, demandent qu'on les aime.

Écrire du théâtre sur un papier à musique

Ce qui apparaît comme une dimension fondamentale de l'écriture de Lagarce est la qualité indéniable de sa langue. Elle est musicale, on ne le dira jamais assez, mais elle témoigne surtout d'une maîtrise peu commune, d'une espèce d'exactitude. Il s'agit d'une des raisons majeures qui ont poussé le metteur en scène Serge Denoncourt à s'attaquer à ses textes : « Ce qui m'a bouleversé chez Jean-Luc Lagarce, c'est la qualité exceptionnelle de son écriture – construite, contrôlée, savante, peaufinée, logique – où rien n'est laissé au hasard. Dans *les Règles...* et *Music-hall*, il raconte deux anecdotes quasi anti-dramatiques et, grâce à l'extraordinaire musicalité de sa langue, il réussit à nous troubler. » Il y a dans cette parole une virtuosité qui ne s'affiche pas, une science de l'écriture qui n'est pas ostentatoire mais qui travaille plutôt sous la surface de l'œuvre pour la porter plus avant. Denoncourt exprime bien cela également :

« Comme metteur en scène, je dois donc me mettre totalement au service d'une musique plutôt que d'une situation dramatique – ce qui n'est possible qu'en de trop rares occasions – et diriger les acteurs comme des solistes. À l'aide des mots et de la force

des mots, les personnages de Lagarce sculptent le temps et l'espace et les saturent de leurs secrets. »

« Et vingt et une heures vingt et ne viendrons plus et jouons quand même et faisons semblant, / tricheurs aux extrêmes, / et répétons une fois de plus / et là pour rien, / sûr, / qu'est-ce que cela fait ? – Oh la la au point où nous en sommes ! »

MUSIC-HALL, P. 69.

Le théâtre de Lagarce semble donc bien loin d'une forme épique. Il est en rupture nette par rapport à une vision traditionnelle de la forme dramatique. Parmi la pluralité des voix contemporaines qui pratiquent cet éclatement de la forme conventionnelle, celle de Lagarce fait pourtant figure d'exception, son succès à travers





Music-hall de Jean-Luc Lagarce, mis en scène par Serge Denoncourt (Espace GO, 2001). Sur la photo : Annick Bergeron, David Savard et Henri Chassé.
Photo : André Panneton.

la planète en témoigne. Il y a dans cette langue et cette façon de traduire le monde une universalité qui ne trompe pas lorsqu'il s'agit de déterminer l'importance d'un auteur.

Donner la réplique à la mort

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne et le Pays lointain, les deux derniers textes de Lagarce, sont parus après son décès. Leur lecture laisse deviner un homme étrangement apaisé face à la fin imminente. Rongé par le sida depuis huit ans, il semblait être parvenu à « voir venir » la mort avec une relative sérénité. Sa maladie n'est jamais devenue le sujet de ses textes, mais la mort y apparaissait pourtant de

plus en plus clairement. En fait, une certaine fatalité oriente l'action de ses dernières pièces. L'auteur semble alors utiliser son théâtre pour y réconcilier, tout en douceur et en patience, les moments contradictoires de son existence : la félicité et la fureur. L'ensemble de son œuvre met en scène des personnages qui ont beaucoup à voir avec leur créateur. Ce sont comme lui des « solitaires intempestifs » : « J'ai été élevé à fond dans [une] mentalité aride, rigoureuse, dans [une] morale de l'effort. Par réaction, je crée les personnages épuisés d'un monde fini, d'un monde qui se désagrège. »

La dramaturgie de Lagarce est à bien des points de vue emblématique de son époque. Ses pièces reflètent une mentalité, un rapport au monde : celui de la génération X, qu'on a dit sans lendemain, sans espoir placé en un quelconque futur. Ses personnages sont imbriqués dans cette réalité, en perpétuelle quête d'amour dans une société en déconstruction où l'amour se fait de plus en plus difficile à atteindre : « ...et juste à la fin, le silence, un long temps à ne plus bouger, les uns et les autres, face à face, à s'attendre, chaque côté de la scène, se désirer une fois encore et se regarder disparaître en se saluant⁶. » **j**

« ...et triche jusqu'aux limites de la tricherie, / et sont fort lointaines, ces limites-là, / et jamais ne les épuise, / triche jusqu'aux limites de tricherie, / l'œil fixé sur ce trou noir où je sais qu'il n'y a personne. »

MUSIC-HALL, p. 70.

Théâtregraphie de Jean-Luc Lagarce

Carthage encore, 1979

La Place de l'autre, 1979

Les Serviteurs, 1981

Voyage de Madame Knipper vers la Prusse Orientale, 1982

Noce, 1982

Vagues Souvenirs de l'année de la peste, 1983

Histoire d'amour (repérages), 1983

Retour à la citadelle, 1984

Les Orphelins, 1984

Hollywood, 1985

Sans Titre 1, 1986

De saxe, roman, 1986

Derniers Remords avant l'oubli, 1988

Les Prétendants, 1989

Music-hall, 1992

Juste la fin du monde, 1993

Histoire d'amour (derniers chapitres), 1994

Nous, les héros, 1995

Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne, 1995

Le Pays lointain, 1995

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne, 1996

Tous ces titres sont parus aux Éditions Les Solitaires Intempestifs. S'ajoutent à son théâtre des adaptations et des récits, des scénarios et des réalisations vidéo.

6. Jean-Luc Lagarce, plaquette de saison 1992-1993 du Théâtre de Belfort.